

Jean-Charles Vegliante

TERRITOIRES DE PHILIPPE DENIS

La Ligne d'ombre



## Avant-propos

Ce sont des notes prises au vol, presque en marchant, en tout cas au cours de haltes dans une lecture singulière, sans doute subjective, le long d'un cheminement de quelques années à travers les recueils de ce poète, entre le dernier tiers du siècle dernier et aujourd'hui, alors que l'homme Philippe Denis vit durablement désormais hors de France. Et ce sont aussi, en marge, des observations éparées sur le chemin parcouru sinon par lui-même auteur (dont on ne dira rien), matériellement par son fil d'écriture, si tant est que toute œuvre littéraire digne de ce nom est peu ou prou, plus ou moins secrètement inscrite – cela sera à vérifier – dans « le chemin de notre vie ». Avec, au départ, presque toujours une interrogation, un effroi, une blessure, un égarement dans la confusion de quelque « sylvie obscure », matière brute primitive (la *hylé* grecque) ou labyrinthe du Minotaure ; l'alchimie du texte, cela dit, accompagne aussi la possibilité de faire

face sans sidération aux monstres de la nuit originaires.

Ce point germinal restera caché dans le cas présent, loin de toute mise en scène ou étalage biographique, mais il n'en est pas moins agissant, comme une douleur ancienne qui se rappelle au souvenir : qui (dit-on couramment) « lance », et du même coup enlève de sa gratuité ou son aspect convenu à

la parole,

l'impérieuse parole, d'où en elle-même il me faut parler

*Cabier d'ombres\**

non sans, on le verra, l'élégance suprême du sourire et de l'humour, où nos chemins divers (écrivains et lecteurs) peuvent se rejoindre. Là aussi, de quelque étrange façon, il s'agit de faire face et de passer le relais.

Nous essaierons de suivre, sans rester toujours dans l'ordre chronologique strict d'un essai, une partie au moins de la marche (re)lue, et des observations du parcours inscrit matériellement au cours des recueils successifs. Avec l'espoir, grand et modeste, de donner envie d'aller voir de plus près les lieux à peine par là traversés, ou entrevus de loin, presque au travers des vitres d'un train lancé à petite vitesse, tels qu'il en existait encore – ou des michelines ! – au temps

\* La liste des ouvrages cités par l'auteur se trouve dans la note bibliographique placée en fin de volume.

de cette double pérégrination. Visite de politesse en Omnibus, dont quelques étapes ont paru déjà provisoirement en ligne, sur *poezibao*, *Nuovi Argomenti* ou *la Cause littéraire* par exemple. Les nombreuses citations amenées dans le cours du discours seront également à portée, accessibles, en guise d'appel ou incitation à de plus amples visites. « Un nouvel arrivage est prévu pour demain... » croyons-nous.



## Au marché de la poésie

On serait passé en flâneur par l'un des derniers marchés de la poésie, comme il s'en faisait chaque année autrefois (je vous parle d'un temps qui ne pouvait prévoir la pandémie, sinon lue dans quelque Mémoire ou grimoire du Moyen Âge) au début de l'été, juste avant les sauts et gambades de la Saint-Jean, lorsque parfois encore un enfant de la campagne, un sauvageon, croyait « parmi les chrysanthèmes / voir bouger l'habit rouge de Jésus » (Giovanni Pascoli). Entre deux jupes virevoltantes d'aspirantes poètes, place Saint-Sulpice, peut-être rouges, on aurait feuilleté sur un stand blanchi par le soleil à pic un petit volume élégant du vieux Mercure de France, *Cahier d'ombres* de Philippe Denis, édition originale 1974, lui-même envahi de blancs. « L'altitude est sauvage », incipit absolu, entrée en littérature ardue – le travail qui attend –, quelques vers frôlés encore pour « l'ordinaire de l'angoisse », et tout





réconciliant mot et chose, espoir d'un refuge,  
inséparable de l'effort en amont pour « taire la  
langue »

– L'outil...

et déjà la parole,  
l'impérieuse parole, d'où en elle-même il me  
[faut parler

à contretemps d'un vide,  
jusqu'à l'issue de telle douleur  
qui parle.

*Taire la langue*

s'il est possible d'être tout entier dans sa voix,  
parlant en sa parole échappée pour dire ce que  
la langue seule ne saurait accueillir, cette « telle  
douleur » dont déborde, à de certains moments,  
la vie. Un hommage, en passant, à André du  
Bouchet nous rappelle que cet idéal de matérialité  
du langage serait inefficace sans l'exigence  
mallarméenne d'un style épuré, hautain parfois,  
jamais aride : le poète sait aussi se montrer, tel un  
Palazzeschi précis et joueur, « Funambule / sur  
la page ». Et discrètement, secrètement ému bien  
sûr, jusqu'au seul aveu de ce « ... lointain amour »  
presque escamoté. Élégance laconique des vrais  
désenchantés, adversaires d'un esprit de sérieux  
hélas bien parisien. Quand la litote est en poésie  
une forme de politesse : l'on pense à Ungaretti au  
sortir d'une autre guerre (dite Grande, celle-là),  
se souvenant de Didon esseulée lorsque chacun  
peut dire « Je vis sans objet – [...] j'incarne la

douleur / de n'être jamais né ». Et encore, dans l'habituel inachèvement d'une parenthèse :

(ample loque  
d'une misère éblouissante

*Le partage.*

Au moment de refermer provisoirement le livre (que l'on emportera chez soi, pour plus ample lecture),

où en réalité  
chaque parole n'est qu'avancée  
sur le vide,

le démon de la traduction est en éveil, exigeant qu'on le rémunère devant ce « vide », sans devoir ajouter de douleur à la douleur. Une forme d'*exécution* matérielle du texte, de réalisation – auditive, écrite, esthétique pour certains, peu importe –, de *lecture* finalement, comme une autre ; et, comme toutes, créative à sa manière. Ce qui fut fait sans tarder, en direction de l'italien pour ce qui me concerne : « Per questa conca di memoria... » (lu dans *Nuovi Argomenti*), écho déjà passé, pris par ce que Dante appelait les « rets de la mort », voué à disparaître... Sort commun au texte original et trouvé-traduit. Mais la tonalité d'un Alighieri plus familier, me semble-t-il après coup, y était bien, par delà les distances de toutes sortes :

*Per questa conca di memoria,  
io vengo,  
spunto sotto la mia morte...*

(le « test de résistance des matériaux », ainsi que Fortini nommait différentes formes de plus ou moins traduction, a été apparemment positif). Retour déjà dans la «deuxième fois» de la mémoire:

Je perce sous ma mort.